

FICHE JOUER

Un atelier gourmand ou le texte comme réservoir de jeu

par Bernard Grosjean



Cette fiche pratique est fondée sur l'hypothèse suivante : considéré comme réservoir de jeu, c'est le texte et la fiction dont il est porteur qui nous donnent toutes les indications nécessaires pour le mettre en jeu. Le texte définit ainsi à coup sûr le programme de l'atelier de jeu.

Cette proposition se révèle très stimulante pour les animatrices et les animateurs d'atelier, car elle leur permet de régénérer leurs pratiques d'atelier : chaque nouveau texte, chaque nouvelle fiction est en effet l'occasion d'un nouveau voyage dont la géographie n'est pas déterminée a priori par une pratique, une esthétique du théâtre ou de l'animation, et encore moins sur un pseudo talent de mise en scène, mais par les éléments contenus dans le texte, dont il s'agit dans un premier temps de faire le relevé précis, pour voir ensuite où ils nous emmènent.

Pour illustrer notre propos, nous allons nous appuyer ici sur un conte de Maupassant intitulé *Une famille*, que nous avons inclus par ailleurs dans le corpus sur les scènes de repas au théâtre*. La méthode que nous allons appliquer à ce court texte est bien entendu transposable à tous textes théâtraux.

Georges, le narrateur, rend visite, dans une petite bourgade normande, à Simon, un vieil ami, qu'il n'a plus vu depuis quinze ans, et qui a bien changé. Il s'est marié et a eu cinq enfants d'une femme décrite en des termes fort peu élogieux : *Ce n'était plus la fillette blonde et fade que j'avais vue à l'église quinze ans plus tôt, mais une grosse dame à falbalas et à frisons, une de ces dames sans âge, sans caractère, sans élégance, sans esprit, sans rien de ce qui constitue une femme.*

* Corpus de l'opération Du Trac... au tac ! disponible en version pdf sur simple demande à sophie@ithac.be.

A l'aune de cette description et du patronyme de ce vieil ami nommé Radevin – ce nom est déjà tout un programme !-, la première partie du texte que nous ne retranscrivons pas ici dans son intégralité, est truffée de commentaires dépréciatifs fort imagés, qui ne laissent rien ignorer du sentiment de Georges pour cette contrée et ses hôtes.

- *Un gros, très gros homme, aux joues rouges, au ventre rebondi, s'élança vers moi.*
- *Je me sentais saisi d'une pitié profonde, mêlée d'un vague mépris, pour ce reproducteur orgueilleux et naïf qui passait ses nuits à faire des enfants entre deux sommes, dans sa maison de province, comme un lapin dans une cage.*
- *Nous voici partis à travers la ville, triste ville, somnolente et terne où rien ne remuait par les rues, sauf quelques chiens et deux ou trois bonnes.*
- *La pensée me vint qu'il songeait à la députation, ce rêve de tous les enterrés de province.*
- *La voiture entra dans un jardin qui avait des prétentions de parc*
- *Puis s'arrêta devant une maison à tourelles qui cherchait à passer pour un château.*
- *« Voilà mon trou », disait Simon.*
- *Sur le perron, une dame apparut, parée pour la visite, coiffée pour la visite, avec des phrases prêtes pour la visite.*
- *Madame Radevin une mère, une grosse mère banale, la pondeuse, la poulinière humaine, la machine de chair qui procréé sans autre préoccupation dans l'âme que ses enfants et son livre de cuisine.*
- *Ma chambre donnait sur la plaine, une plaine sans fin, toute nue, un océan d'herbes, de blés et d'avoine, sans un bouquet d'arbres ni un coteau, image saisissante et triste de la vie qu'on devait mener dans cette maison.*

Dans l'optique de la mise en jeu, nous prenons soin de séquencer la suite du texte et de le titrer pour en mettre en évidence les images, les personnages et les actions essentielles. Le texte nous indique clairement ce qu'il y a à jouer, il nous donne la nourriture du jeu.



En reprenant une des expressions de Maupassant, nous avons ainsi intitulé cette Petite forme :

LE SPECTACLE (cauchemardesque) D'UNE GOURMANDISE IMPUISSANTE



Un drôle de grand-père gourmand

La porte du salon était ouverte. J'y pénétrai et j'aperçus au fond d'un fauteuil quelque chose qui tremblotait, un homme, un vieil homme paralysé. Mme Radevin s'avança : « C'est mon grand-père, Monsieur. Il a quatre-vingt-sept ans. » (...) Simon venait d'entrer ; il riait : « Ah ! Ah ! Tu as fait la connaissance de bon papa. Il est impayable, ce vieux ; c'est la distraction des enfants. Il est gourmand, mon cher, à se faire mourir à tous les repas. (...) Il fait de l'œil aux plats sucrés comme si c'étaient des demoiselles. Tu n'as jamais rien rencontré de plus drôle (...), tu vas t'amuser ». Et tous les enfants, comprenant qu'on allait me donner le spectacle de grand-papa gourmand, se mirent à rire en même temps, tandis que leur mère souriait seulement en haussant les épaules.

La soupe, de gré ou de force

Le grand-père n'aimait pas la soupe et refusait d'en manger. On l'y forçait, pour sa santé ; et le domestique lui enfonçait de force dans la bouche la cuillère pleine, tandis qu'il soufflait avec énergie, pour ne pas avaler le bouillon rejeté ainsi en jet d'eau sur la table et sur ses voisins. Les petits enfants se tordaient de joie, tandis que leur père, très content, répétait : « Est-il drôle, ce vieux ? »

Des plats à faire saliver

Et tout le long du repas on ne s'occupa que de lui. Il dévorait du regard les plats posés sur la table ; et de sa main follement agitée essayait de les saisir et de les attirer à lui. On les posait presque à portée pour voir ses efforts éperdus, son élan tremblotant vers eux, l'appel désolé de tout son être, de son œil, de sa bouche, de son nez qui les flairait. Et il bavait d'envie sur sa serviette en poussant des grognements inarticulés. Et toute la famille se réjouissait de ce supplice odieux et grotesque.

Des petites bouchées pour appâter

Puis on lui servait sur son assiette un tout petit morceau qu'il mangeait avec une glotonnerie fiévreuse, pour avoir plus vite autre chose.

Le supplice du riz sucré

Quand arriva le riz sucré, il eut presque une convulsion. Il gémissait de désir. Gontran lui cria : « Vous avez trop mangé, vous n'en aurez pas. » Et on fit semblant de ne lui en point donner. Alors il se mit à pleurer. Il pleurait en tremblant plus fort, tandis que tous les enfants riaient. On lui apporta enfin sa part, une toute petite part ; et il fit, en mangeant la première bouchée de l'entremets, un bruit de gorge comique et gloton, et un mouvement du cou pareil à celui des canards qui avalent un morceau trop gros. Puis, quand

il eut fini, il se mit à trépigner pour en obtenir encore. Pris de pitié devant la torture de ce Tantale attendrissant et ridicule, j'implorai pour lui : « Voyons, donne-lui encore un peu de riz ? » Simon répondit : « Oh ! Non, mon cher, s'il mangeait trop, à son âge, ça pourrait lui faire mal. » Je me tus, rêvant sur cette parole.

La joie dernière du grand âge

O morale, ô logique, ô sagesse ! A son âge ! Donc, on le privait du seul plaisir qu'il pouvait encore goûter, par souci de sa santé ! Sa santé ! Qu'en ferait-il, ce débris inerte et tremblotant ? On ménageait ses jours, comme on dit ? Ses jours ? Combien de jours ? Dix, vingt, cinquante ou cent ? Pourquoi ? Pour lui ? Ou pour conserver plus longtemps à la famille le spectacle de sa gourmandise impuissante ? Il n'avait plus rien à faire en cette vie, plus rien. Un seul désir lui restait, une seule joie ; pourquoi ne pas lui donner entièrement cette joie dernière, la lui donner jusqu'à ce qu'il eu mourût ?

Les bruits contrastés de la nuit

Puis, après une longue partie de cartes, je montai dans ma chambre pour me coucher : j'étais triste, triste, triste ! Et je me mis à ma fenêtre. On n'entendait rien au dehors qu'un très léger, très doux, très joli gazouillement d'oiseau dans un arbre, quelque part. Cet oiseau devait chanter ainsi, à voix basse, dans la nuit, pour bercer sa femelle endormie sur ses œufs. Et je pensai aux cinq enfants de mon pauvre ami, qui devait ronfler maintenant aux côtés de sa vilaine femme.

LE CATALOGUE DES MISES EN JEU

Au terme de notre séquençage, la trame de notre atelier apparaît clairement et nous avons de multiples prétextes à de courts essais de jeu successifs, dans lesquels les participants vont se précipiter avec délice.



James Ensor *L'intrigue*

On s'entraîne par petits groupes à grossir les réactions en fixant le secret, que l'on a pris soin d'accrocher au fond de la salle pour faire converger les regards. Une photo d'un plat de riz sucré alimentera ici les imaginaires. Les consignes suivantes sont bien entendu tirées du texte :

- Se réjouir du spectacle du repas de l'aïeul / sourire / se tordre de rire devant son supplice.
- Mais aussi, comme le narrateur, réagir avec horreur devant ce supplice.
- Jouer également de manière collective les réactions du grand-père devant les plats : faire de l'œil aux plats sucrés / être dégoûté par la soupe / dévorer du regard les plats / les flairer / se tendre en tremblotant vers eux / baver d'envie en poussant des grognements / gémir de désir / mourir de gourmandise / pleurer de désespoir devant la privation / trépigner pour en avoir encore.

Jouer les actions

On joue ici toutes les variations possibles sur les actions proposées par le texte (avant peut-être de choisir la manière la plus spectaculaire si l'on désire fixer le jeu)

- Se mettre à table de manière cérémonieuse
- Forcer à manger la soupe
- Refuser de manger la soupe
- Enfoncez de force dans la bouche une cuillère pleine de soupe
- Souffler avec énergie, pour ne pas avaler le bouillon et le rejeter ainsi en jet d'eau sur la table et sur ses voisins
- Essayer de saisir une assiette qui est posée trop loin de soi quand on est paralysé (supplice hélas trop répandu de bien des personnes âgées dans les maisons de retraite à l'heure des repas)
- Dévorer une bouchée avec une glotonnerie fiévreuse
- Faire un bruit de gorge comique et glouton
- Faire un mouvement du cou pareil à celui des canards qui avalent un morceau trop gros



Dire la tirade de « la joie dernière du grand âge »

Dans la suite logique des répliques campant l'ambiance de l'histoire au départ, le chœur parlé peut prendre en charge cette tirade de révolte contre le souci hypocrite de préserver par la privation la santé de l'aïeul.

Jouer les personnages

Le père : ce très gros homme, aux joues rouges, au ventre rebondi, ce reproducteur orgueilleux et naïf qui songe à la députation.

La mère : une grosse mère banale, la pondeuse, la poulinière humaine, la machine de chair qui procrée sans autre préoccupation dans l'âme que ses enfants et son livre de cuisine.

Les enfants : spectateurs en attente d'un spectacle comique.

Le grand-père : un vieil homme paralysé de 87 ans.

Donner à voir l'image de cette famille

Après avoir lu le texte, on tente de composer l'image de la famille autour de l'aïeul en essayant de situer la place du témoin (image en postures fixes) ou du chœur-témoin / narrateur.

Et pour continuer à alimenter les imaginaires et sortir du naturalisme, on peut s'essayer à reproduire des tableaux et à en transposer l'esthétique sur le plateau.

Et pour terminer la séance, on attribue à chaque figure une réplique dont on détermine l'ordre de profération : on obtient ainsi l'image synthèse du conte de Maupassant, une forme de bande-annonce qui en donne déjà toute la saveur.



Epilogue

La dernière partie du texte nous donne pour sa part la bande-son finale de notre mise en jeu dans ce contraste entre le chant léger de l'oiseau et le ronflement pesant de Radevin.